

Anis Meilhan

Entrée en matière

Récit d'un voyage au pays de l'atome

éditions
parole

I

Dans la vie rien n'est à craindre, tout est à comprendre.

MARIE CURIE

Elle s'appelle Irène et ça veut dire la paix.

Elle est née après la Grande Guerre. La Première. Celle qui a embrasé le monde. Celle qui fut un massacre, un carnage de boue et de sang, du sang mêlé de tous ces hommes qui se sont retrouvés dans les tranchées, des Français, oui, des Anglais, des Italiens, des Allemands, des Autrichiens, mais aussi des Mossis, des Maoris, des Sénégalais, des Algériens, des Tunisiens, des Australiens, des Chinois, des Indochinois, des Indiens, des Malgaches, des Canadiens, des Antillais, des Guyanais, des rameutés des quatre coins des colonies, des îles comme des continents, qui se battaient malgré eux pour la domination du monde par une petite poignée d'hommes.

Elle s'appelle Irène et ça veut dire la paix.

Son père a passé quatre années dans les tranchées. Enrôlé à dix-huit ans, il en est revenu vivant. Vivant, mais hanté, comme beaucoup, de cauchemars monstrueux où reviennent régulièrement les souvenirs des horreurs traversées qui, malgré le temps, refusent de s'effacer. Pourquoi, comment,

raconter, tant de violence ? Dans son village, de nombreux hommes sont morts. Comme son frère cadet, son oncle et son cousin. Au pays, là-bas, dans les montagnes, il n'a pas voulu rester. Ou pas pu. On ne sait pas vraiment. Ce n'est pas un homme qui parle beaucoup. Il a pris ses affaires et a longé le cours de la rivière, jusqu'à la mer.

Il n'a pas pris le bateau comme son frère aîné Irénée qui est parti au début du siècle vivre de l'autre côté du monde et n'est jamais revenu. Des gens de son pays, beaucoup sont allés vers l'Amérique, les États-Unis, le Mexique, les femmes pour servir de bonnes, de gardes d'enfants ou de cuisinières, les hommes comme marins, bergers ou marchands. On dit que quelques-uns ont fait fortune, il y a longtemps.

Lui, il est resté dans le port, dans la ville qui regarde la mer, à l'orée de l'ailleurs. Il a trouvé du travail à la régie des transports. Né paysan, il est désormais ouvrier, traminot. Il est aussi devenu pacifiste et socialiste. Il lit beaucoup. Il cherche à comprendre le monde. Il s'est inscrit au syndicat. Il veut vivre, tout simplement.

Elle s'appelle Irène et ça veut dire la paix.

Sa mère vend des journaux dans la rue. Son éducation est rudimentaire, mais ça ne l'empêche ni de penser, ni de parler. C'est une batailleuse de la vie. À peine née, déjà délaissée. Une enfant de l'Assistance. Une orpheline. Une fille abandonnée sur le bord de la route. Pas d'amour, pas de temps, pas d'argent, pas de place pour elle dans ce monde. C'est dans la ville en bord de mer qu'elle a vu le jour, mais elle a passé ses premières années à la montagne, en nourrice. Elle a pu aller un peu à

l'école avant d'être placée, toute jeune, pour travailler. Le ménage, les champs, les bêtes. Elle a tout fait. Mais de servir les autres, traitée comme un chien, payée une misère, elle en a eu assez. Plus d'une fois, elle a fugué. À chaque fois, la police est venue la chercher. Ça a duré jusqu'à ce qu'on l'envoie dans un foyer pour jeunes filles.

Dès qu'elle a eu sa majorité, dès qu'elle a pu choisir son chemin, elle a sauté de place en place, de campagne en campagne et avec le temps elle est revenue là où elle est née, dans la grande ville qui s'ouvre sur la mer. Fierté, indépendance, travail, sont ses moteurs. Ne devoir rien à personne. Ne compter que sur soi-même.

Elle s'appelle Irène et c'est entre ces deux-là qu'elle est venue au monde. Ils s'étaient rencontrés sur la place du marché. Lui passait tous les matins pour prendre son service, elle pour vendre ses journaux. Leur accent les avait rapprochés. Ils avaient grandi dans le même pays, à quelques kilomètres seulement l'un de l'autre sans se connaître pourtant. Ils étaient jeunes, encore, même si parfois ils avaient tendance à l'oublier tant la vie leur avait été dure. La soif d'amour, le désir de construire, l'envie d'une famille les avaient réunis, tout autant que le sentiment d'exil, d'abandon, et la nostalgie des montagnes qui avaient veillé sur leurs enfances.

Ils s'étaient mariés et puis était née Irène, et dix ans plus tard Joséphine. Deux enfants, deux filles, c'était assez.

Elle s'appelle Irène et ça veut dire la paix. Elle a quatorze ans et la guerre vient d'éclater.

Le père, à la première heure, est mobilisé. Mais cette fois, la guerre ne traîne pas en longueur. Drôle de guerre où très vite, tout s'enchaîne, sans que personne n'y comprenne rien. À peine le temps de quelques combats et déjà les Allemands sont là, dans la place. Invasion. Défaite. Capitulation. Occupation maquillant maintes compromissions en hauts lieux. La ligne de démarcation, coup de trait sur une carte, coupe le pays en deux.

Ce n'est plus la guerre et pourtant, ce n'est pas la paix. Ailleurs, les combats continuent. Les pays d'Europe sont envahis les uns après les autres. On ne parle pas encore de travail forcé ni de déportation, mais les arrestations se multiplient, des pans entiers de populations, juifs, politiques, étrangères et étrangers, sont parqués dans des camps. Dans le port, ceux qui le peuvent se pressent sur les quais, s'entassent sur les paquebots pour quitter le pays.

Le père n'a pas demandé son reste. Démobilisé, il est rentré dès qu'il a pu. Sa santé amochée par la Grande Guerre est fragile. Les restrictions commencent. Le travail est ralenti. Les comptes ont été

vite faits, les décisions prises et les malles sorties : retour au pays, en montagne, là où la terre protège et nourrit quand on veut bien se donner du mal et se contenter de peu.

Pour elle qui n'est jamais venue que pendant les vacances d'été, le choc de l'arrivée est rude, comme l'accueil. Elle ne s'attendait pas à tant d'hostilité. De la part de la nature aussi bien que des hommes. Elle se pensait du pays, elle se découvre étrangère. La famille se montre méfiante, sélective. Histoires de successions et de rivalités anciennes, jalousies, tricheries et mesquineries leur tombent dessus. Les terres, la maison familiale, les semences, tout leur est concédé à contrecœur. Le père, même originaire du pays, est loin d'être bienvenu. Surtout qu'il s'est marié avec une femme de l'Assistance, sans terre et sans famille, qui lui a donné deux filles et même pas de garçon.

Le coup de grâce de ce baptême de montagne est donné par le curé. À la messe, un dimanche, il montre la mère du doigt. Il l'appelle l'étrangère, la bâtarde. Le bruit court de maison en maison. L'accusation et l'ostracisme viennent raviver une douleur profonde. Autour de la mère, père et filles font bloc comme autour d'un noyau. Famille nucléaire. Tous ferment la bouche, serrent les dents, serrent les coudes, redressent la tête, redressent le torse et se mettent au travail, accordant leur souffle à l'effort à fournir pour tenir. Il n'y a pas de temps pour s'apitoyer sur son sort. Les parents ont repris les outils et le chemin des champs. Les filles suivent comme elles peuvent, quand elles ne vont pas à l'école. Irène termine son certificat d'études. Joséphine entre au cours préparatoire.

Le travail est partout. La tête se tourne dans tous les sens et le corps suit. Il faut tout réapprendre, remettre en route la maison, acheter de la laine au berger pour faire les lits, faire le bois pour l'hiver, préparer les champs, les clapiers, les caves, l'étable, le grenier et la maison ; il faut trouver des semences, des bêtes, réparer et aiguiser les outils, retrouver les gestes et les savoirs.

Une fois passé le temps de l'installation, tout, du matin au soir, est rythmé de contraintes qui s'enchaînent les unes aux autres et varient plus ou moins en fonction des saisons. Il faut nourrir les bêtes, ramasser les œufs des poules, inspecter les lapins, traire la vache et les deux chèvres, nettoyer les étables. Il faut descendre arroser le potager, là-bas dans la vallée, près de la rivière, et puis prendre les chemins qui zigzaguent pour atteindre les autres parcelles disséminées ici et là dans la montagne. Il faut gratter, labourer, semer, désherber, faucher, tailler les fruitiers et la vigne. Il faut faire les foins et les récoltes, cueillir les fruits mûrs, déterrer les pommes de terre, ramasser les légumes et puis ramener, ranger, mettre au sec, à la grange, à la cave. Faire sécher, cuire les conserves et les confitures, mettre en bocaux.

La maison est un ventre qui se remplit et qui se vide. À la fin de l'été, elle est pleine. À la fin de l'hiver, presque plus rien. Et le cycle reprend, les mises bas, agneaux, chevreaux, annonçant le dégel, le printemps et le renouveau.

D'ici, la guerre paraît bien loin. Pas de problème de ravitaillement. Juste des récoltes plus ou moins bonnes, et puis le temps d'appriivoiser cette

nouvelle vie. Heureusement, ici et là, quelques-uns parmi les cousins, les voisins, se montrent compatissants, ouvrent leurs portes. Et puis le temps passe et progressivement se détendent les tensions. La place se fait. Malgré les rivalités, beaucoup de tâches, encore, s'organisent collectivement. Chaque matin, les enfants du hameau sortent à tour de rôle les bêtes, criant à travers les rues : « les chèvres, les chèvres ! » Les cueillettes saisonnières de plantes sauvages, lavande, sarriette et romarin, sont regroupées. Les forces s'unissent encore, comme les mains. Les saisons, plus que tout, rythment la vie, ponctuées par les fêtes, fêtes religieuses, fêtes votives.

Après l'été où tout s'agite, arrive l'hiver où tout se ralentit et se referme dans le hameau. Le soir, les quatre, le père, la mère, les filles, se retrouvent autour du poêle, dans la cuisine, devant une tasse de tisane – tilleul de la cour, thym ou fenouil sauvage, mélisse ou verveine du jardin, selon les saisons, les humeurs et les maux. Le temps des grandes veillées où tout le hameau se retrouvait le soir n'existe plus depuis longtemps. La Grande Guerre a vidé les montagnes et creusé des tranchées au milieu des familles. Dans les foyers, la radio a remplacé les voix et les patois qui mêlaient contes et histoires. Pourtant, encore, dans chaque maison, devant le feu, les pensées se libèrent, les voix s'élèvent. La mémoire est sélective, et selon les jours, on va tantôt voir du bon côté, tantôt du mauvais. Entre deux gorgées avalées et quelques boulets de charbon jetés dans le poêle, on se renforce, on se rassure. On rigole des petits malheurs, des mésaventures des autres, des siennes aussi. On scrute, on détaille

les faits et gestes de chacun. On compare les voisins. On médite. On se raconte, à l'infini, les aventures des uns, les déboires des autres. On nourrit ses misères, on entretient ses rancœurs, on gratte les blessures du cœur pour qu'elles ne guérissent pas complètement. On garde vivaces les offenses, les souvenirs et le passé. On peut, enfin, tourner les regards vers la ville, se laisser aller à la nostalgie, évoquer la vie laissée derrière, les mille petites choses qui faisaient le quotidien et qui sont restées là-bas. On se rappelle, encore et encore. On contemple le travail accompli et déjà on s'absorbe dans tout ce qu'il reste à faire. On prépare demain.

La montagne, cependant, n'est pas seulement ce monde paysan, rude, replié sur lui-même pour pouvoir faire face à l'adversité de la vie.

La montagne se déploie, monde immense,
rencontre des sommets qui s'élèvent vers le ciel,
des vallées qui glissent et se succèdent.

Certains jours,
tout en elle
est gifle, coupure
l'air, l'eau, la terre, les pierres,
et ce froid qui se glisse partout.

La montagne est éléments,
matières, richesses,
tous plus tranchés
et plus tranchants.

La montagne est eau.
Eau courante des torrents,
eau roulante de la rivière sur son lit de galets,
eau dormante des lacs, miroir des montages,
eau chantante des fontaines,
et puis aussi
givre, glace, glaciers,
neige ou brouillard.

La montagne est air.

Sec. Profond. Vif.

Régénérant, mais vite frais
et parfois même glacé.

Chargé de puanteurs,

fumier, fumées, latrines et décomposition,
chargé des parfums divins
des courtes floraisons du printemps.

La montagne est feu.

Feu du soleil brûlant l'air,

embrassant la neige et le givre,

embrasant la forêt et la plaine,

foudre, éclairs, colère.

Feu domestiqué du foyer,

rite du matin,

bouche à nourrir tout au long du jour,

chaleur, cuisson,

boulets de charbon entassés dans la cave,

bois ramassé dans la forêt,

coupé dans la cour ou dans l'étable,

mouvement régulier de la scie,

coups de hache sur le billot.

La montagne est terre.

Matière.

Terre, boue, roches, rocailles,

minéral, minerais, métal,

pierres précieuses, pierres utiles, pierres futiles.

Cristaux, quartz, améthystes, agates, calcite,

grenat, gypse.

Cuivre, plomb, argent, fer

devenant outils, bijoux, parures, monnaies.

Calcaire, schiste, ardoises
devenant murs, toits, lauzes, restanques,
bancaous, terrasses, bories, abris.

Terre nourricière,
cultures, nature,
successions de champs, de pâturages,
de forêts denses ou légères,
de sommets décharnés,
de monts et de vallées.

Terre.
Forces obscures, profondes,
telluriques, volcaniques,
visibles, invisibles.